

Chapitre 1

MA VOIE

MON ENFANCE ET MA JEUNESSE

J'ai toujours cru qu'un chemin nous était tracé avant notre naissance. Notre étoile, notre voie, notre destin, peu importe sa dénomination, décide de notre sort, et tous les choix qu'on fait au cours de notre vie y sont liés. J'en suis persuadé. Cependant, personne ne se doute qu'un événement aussi important que la guerre peut faire l'histoire de sa vie. Les combats, les explosions, la faim, le froid, la douleur, la peur, les cadavres, qu'on les affronte pendant un mois ou cinq ans, tous ces aspects de la guerre constituent un souvenir amer qui nous revient en tête quotidiennement tout au long de notre existence. D'un autre côté, la puissance de la fraternité que j'ai connue au sein des troupes, la discipline, les démonstrations de courage et le développement d'une pensée stratégique ont eu un impact sur ma vision de la vie par la suite. Mes deux années d'entraînement et mes trois cent trente-quatre jours sur la ligne de feu ont certainement façonné mon esprit, mon cœur et surtout mon avenir, un avenir qui s'est avéré heureux pour moi, mais malheureux pour d'autres. Le destin a décidé de mon sort au front et de mes succès et échecs d'après-guerre, j'en suis convaincu.

Tout a commencé à se tracer le 27 octobre 1920, jour de ma naissance, dans le Rang 8 de Saint-Élie-d'Orford, un village près de Sherbrooke. Alors que j'avais trois ans, mes parents ont vendu la ferme et nous avons déménagé dans le petit village de Bromptonville, que nous avons ensuite quitté pour la campagne,

à quelques kilomètres de là. J'y ai passé mon enfance. J'ai fréquenté l'école du rang à partir de six ans jusqu'à l'âge de treize ans où j'ai commencé à travailler.

Ma mère, Florina Provencher, avait été institutrice pendant deux années avant d'épouser mon père en 1919. Elle m'a donné naissance un mois après son vingt et unième anniversaire. En l'espace de vingt ans, elle enfantera douze autres fois. Ma mère provenait d'une famille de sept enfants, ce qui n'était pas considéré comme beaucoup à l'époque.

Les Provencher étaient des gens très gais et très ouverts. Ma mère avait hérité de ce trait de personnalité qui la distinguait dans sa façon d'être et d'interagir avec les gens. Elle était très sociable et elle ne connaissait ni la gêne ni la retenue. Elle était très énergique; il ne fallait jamais lui demander si elle était fatiguée, cela la dérangeait. C'était un état qu'elle prétendait n'avoir jamais ressenti. Elle cousait et tricotait pendant des nuits complètes à la lueur de la lampe de la cuisine pour nous confectionner des vêtements pour l'hiver.

Ma mère était sévère, mais jamais de façon exagérée. Elle faisait figure d'autorité dans la maison. Lorsque je gardais mes jeunes frères, vers l'âge de dix ans, les cas d'indiscipline étaient vite redressés par une infaillible menace : « Je vais le dire à maman lorsqu'elle va revenir. » Je n'ai jamais prétendu être supérieur à mes frères et sœurs parce que j'étais l'aîné, mais ils m'obéissaient. Ma mère donnait des ordres et je devais les faire appliquer. « Écoutez Germain, c'est lui qui va avoir soin de vous autres! » disait-elle.

Ma mère était un véritable cordon-bleu. Nous ne manquions jamais de nourriture; nous étions pauvres, mais nous mangions trois repas par jour, chaque fois suffisamment pour être rassasiés. Nous possédions une petite ferme qui fournissait les légumes et

la viande. Ma mère faisait toujours des réserves qu'elle empilait dans le sous-sol. L'hiver, elle déposait la viande dans des barils qu'elle enterrait dans le foin pour la congeler.

L'heure du repas était très importante pour elle; il s'agissait d'un des rares moments où toute sa famille était réunie. Si l'un de nous manquait à l'appel, il risquait «de passer en dessous de la table», comme disait ma mère. Inutile de dire que rares ont été les fois où une chaise n'était pas occupée.

Ma mère était très religieuse. Manquer la messe n'était tout simplement pas concevable. Chaque semaine, nous marchions quelques kilomètres en famille pour nous rendre à l'église de Sainte-Praxède afin de nous confesser et d'assister à la cérémonie. La prière faisait également partie de nos habitudes de vie; le matin, aussitôt les yeux ouverts, nous devions nous agenouiller à côté de notre lit pour prier. Comme les autres, je m'astreignais à ce rituel parce que ma mère l'exigeait. C'était tout à fait normal de croire et d'intégrer la religion dans les foyers. En fait, tout ce que le prêtre nous enseignait était beau et bon. Je n'étais pas très pratiquant, mais j'étais convaincu que, si une personne était charitable envers son prochain, elle faisait son devoir envers l'Église. Je tentais d'appliquer ce principe dans mon quotidien. Je démontrais tout de même beaucoup de respect envers la foi chrétienne, car je n'aurais en aucun cas voulu décevoir ma mère.

Mon père, Elphège Nault, était un tout autre personnage. Il provenait d'une grosse famille très unie; il était l'avant-dernier d'une dizaine d'enfants. Les Nault étaient très réservés, timides et polis. Mon père était reconnu comme un homme fier, discret et respectable. Il a été patron pendant plusieurs années au moulin de Bromptonville, la *Brompton Pulp & Paper* où il a travaillé pendant près de vingt ans. Également employé de la ville, il nettoyait les fossés sur les chemins de campagne à

la petite pelle pour un dollar vingt-cinq par jour. Évidemment, durant cette période de grande dépression, les gens devaient prendre en considération tout ce qui s'offrait à eux pour augmenter leurs revenus.

Mon père était moins spontané que ma mère. Contrairement à elle, il prenait rarement l'initiative des conversations. Il écoutait, parlait doucement et exprimait brièvement ses idées. Comme il était timide, il n'aimait pas non plus parler devant les gens et être le centre d'attention. Il ne projetait pas l'image du père autoritaire et extrêmement sévère, un type de chef de famille courant durant ces années-là. Sur les photos, plusieurs lui trouvaient un visage sévère, mais c'était plutôt l'homme fier de sa personne qui posait. Dès que ses pieds touchaient le sol le matin, il se dirigeait vers le miroir pour arranger sa chevelure. Une coiffure parfaite, c'était sa marque de commerce. Seule ma petite sœur Rachel pouvait passer sa main dans ses cheveux.

L'ambiance à la maison a toujours été très sereine. Mes parents entretenaient une belle complicité; ils s'aimaient et nous le sentions bien. De plus, j'ai toujours eu une relation harmonieuse avec mes frères et sœurs. Nous avions tous des personnalités très différentes. Mon frère Roger, un intellectuel, était toujours près d'un arbre en train de lire. Il possédait une mémoire étonnante. Il pouvait parcourir un manuel scolaire en marchant pour se rendre à l'école et se souvenir de la totalité du contenu rendu en classe. Quant à Marcel, le réveiller le matin était un exploit en soi. Lui, c'était un « patenteux ». Plus vieux, lorsqu'il revenait du travail vers minuit, il pouvait démonter sa bicyclette en morceaux pour la remonter après, et ce, par pur plaisir. Pour ce qui est de mes autres frères et sœurs, je n'ai pas eu beaucoup d'interactions avec eux durant mon adolescence, car j'ai dû quitter la maison très tôt pour travailler. C'est beaucoup plus tard que nous avons développé des liens plus suivis.

Pour ma part, j'étais un enfant curieux et très discipliné. J'offrais souvent mon aide pour soutenir les autres dans leurs tâches, en plus de travailler sur la ferme. On disait que j'avais du caractère, mais j'ai toujours considéré qu'il était bien placé. J'étais très studieux. Mademoiselle Fortin était ma maîtresse d'école lorsque j'ai commencé à fréquenter l'établissement du rang à l'âge de six ans. Nous étions environ cinquante-quatre élèves dans la classe, de la première à la septième année. On ne m'a jamais administré de correction, car je ne faisais jamais de mauvais coups et j'obéissais toujours aux ordres de mademoiselle Fortin. Je n'étais pas solitaire. Je parlais à tout le monde comme ma mère le faisait.

Lorsque j'étais jeune, la famille de ma mère a été très présente dans ma vie. Mon grand-père Provencher, William, était mon parrain et mon modèle. Après le décès de sa femme, un an après ma naissance, il est venu s'installer dans la maison familiale et y est resté pendant plus de vingt ans. En fait, la terre sur laquelle nous vivions lui appartenait et mes parents la cultivaient et profitaient des produits qu'elle leur donnait.

Mon grand-père se souciait énormément des autres; il n'hésitait jamais à offrir son aide en cas de besoin. Je l'admirais. On m'avait dit que, dans le temps de la grippe espagnole en 1918-1919, il allait s'occuper des animaux des fermiers malades. On lui en était très reconnaissant. De plus, mon grand-père avait le don d'animer les soirées en famille. La musique faisait partie intégrante de sa vie et il arrivait fréquemment qu'on entende résonner les mélodies de son violon dans la maison. Ma mère l'accompagnait la plupart du temps au piano, au plus grand plaisir de ses enfants.

Mon grand-père parlait constamment. Il pouvait disserter pendant des heures sans arrêt et il avait une opinion sur tous les sujets. En plus de posséder plusieurs hôtels, il était organisateur

politique. Ceux qui exerçaient cette fonction étaient de très bons orateurs; ils avaient généralement beaucoup d'entregent et ils étaient à l'aise avec n'importe qui, peu importait son rang social. Leur tâche principale consistait à préparer les élections pour le gouvernement fédéral. Le scrutin avait lieu dans des maisons privées où on invitait les citoyens pour discuter de politique et déposer leur vote.

Dès que j'ai eu sept ans, mon grand-père m'a fait confiance et m'a encouragé à travailler à la ferme. Chez nous, je faisais bien des choses qu'aucun autre jeune ne faisait. Ainsi, à neuf ans, je labourais avec deux chevaux et une charrue à main. Il fallait que je travaille pour aider ma famille. Ma jeunesse a filé rapidement, mais je n'ai pas eu l'impression d'avoir manqué un bout de ma vie. Mon grand-père me faisait voir le travail comme tout autre chose qu'un gaspillage de sa jeunesse. Je devenais quelqu'un d'utile à ma famille, ce qui me valorisait.

Mon grand-père a grandement marqué ma vie en forgeant mon caractère. Il me disait constamment: «Quand tu fais quelque chose dans la vie, arrange-toi toujours pour être le meilleur!» J'ai retenu cette leçon.

Durant la crise économique de 1929, mes parents sont toujours parvenus à nous nourrir convenablement et à nous habiller pour aller à l'école. En plus, la haute direction de l'usine où mon père travaillait voulait offrir un travail à tout le monde; les gens pouvaient donc faire des demi-journées moyennant réduction de salaire. Cette situation a duré un certain temps, jusqu'au moment où la guerre s'est déclarée, en fait. Pour aider mes parents à subvenir aux besoins de la famille durant cette épouvantable dépression, j'ai dû commencer à gagner de l'argent vers l'âge de douze ans. Au début, je travaillais tous les matins pour nos voisins, monsieur Fredette et monsieur Gosselin; j'allais chercher les vaches

pour la traite. Ils me donnaient chacun cinquante cents par semaine, que je remettais aussitôt à mes parents.

Mon premier vrai travail a débuté à la fin de l'année 1933. Un de mes oncles Nault était boucher et il vendait sa viande au marché. Il avait vanté mes mérites comme travailleur à un de ses clients, un certain monsieur Caron. Cet homme, un jardinier demeurant à Sherbrooke, décida de me prendre sous son aile. J'ai quitté la maison à l'âge de treize ans et j'ai pris le train avec seulement une petite valise contenant quelques effets personnels. Je n'appréhendais aucunement mon départ de la maison familiale. Je désirais aider mes parents financièrement et il était tout à fait logique que je travaille pour y arriver.

Chez monsieur Caron, nous cultivions des légumes et des fleurs que nous vendions au marché le vendredi. L'été, je me levais à quatre heures et je pouvais travailler jusqu'à vingt heures tous les jours. Monsieur Caron possédait également six jardins d'hiver où nous pouvions poursuivre la culture durant la saison froide. Toutes les deux semaines, je retournais chez mes parents pour leur remettre le salaire de mon travail. Je marchais environ dix kilomètres pour me rendre à la maison, été comme hiver, un trajet que je mettais moins de deux heures à couvrir. La fin de semaine écoulée, je reprenais le train pour aller faire deux autres semaines de travail.

J'ai été à l'emploi de monsieur Caron pendant près de cinq ans. J'étais son seul employé, avec son fils qui travaillait de temps à autre. J'ai tissé des liens très serrés avec sa famille, qui m'a offert tout ce temps une hospitalité indéfectible. Je me suis beaucoup plu chez eux et je me considérais chanceux d'avoir cet emploi.

Durant cette période, j'ai rencontré beaucoup de jeunes de

mon âge. Je me suis principalement lié d'amitié avec les Beaulieu et les Boudreau. Nous formions un groupe exceptionnel d'une trentaine de jeunes. La famille des Boudreau était composée de quatre gars et d'une dizaine de filles. Lorsqu'il y avait une fête et que nous voulions inviter une partenaire, nous avions l'embarras du choix. Durant ces soirées, nous jouions à la bouteille ou nous participions à des danses organisées. J'étais toujours accompagné. Apparemment, je n'avais pas trop de difficulté avec la gent féminine. Je m'exprimais avec beaucoup d'aisance, même si j'étais parfois nerveux. Cela me facilitait les choses lorsque venait le temps de courtiser et d'inviter les demoiselles.

Un jour de l'année 1939, alors que je venais d'avoir dix-huit ans, j'ai eu la chance de croiser une des sœurs Beaulieu au bon moment. À cette époque, j'espérais gagner son cœur, mais c'est tout autrement qu'elle a changé ma vie de jeune adulte. Elle tâtrait le terrain pour savoir si je désirais travailler à la *Dominion Textile*, une compagnie de tissage bien en vue à Sherbrooke. Je lui mentionnai que j'en serais bien heureux et elle ajouta que son père était le patron de l'usine. Quelques jours après cette rencontre, j'étais embauché pour cette compagnie. J'y suis entré comme employé à raison de six jours par semaine, douze heures par jour. Hebdomadairement, je gagnais près de trente dollars. On me surnommait « le riche ». Dès lors, je réussissais à me louer des voitures pour sortir. J'ai même fait l'acquisition d'un véhicule Ford 1938 neuf que j'ai payé huit cent quarante dollars. Je travaillais très fort pour gagner mon argent. Ma principale tâche consistait à nettoyer les machines à tisser. Le travail n'était pas difficile en soi, mais il s'alourdissait du fait qu'il me fallait supporter des chaleurs s'élevant à près de quarante degrés Celsius. J'ai travaillé pour la *Dominion Textile* jusqu'en 1941.

Durant cette période, je logeais chez monsieur Léo Bibeau, une autre très belle rencontre dans ma vie. Il venait me chercher

à l'usine le samedi soir et, le dimanche, je l'aiddais en nettoyant les animaux et en livrant le lait avec lui. Ainsi, je payais moins cher de pension et je gagnais mon argent de poche. C'est d'ailleurs en travaillant pour lui que je me suis blessé au genou, ce qui m'a même empêché d'occuper mon poste à la *Dominion Textile* pendant plusieurs mois, et ce, à deux reprises, en raison des limitations causées par la douleur.

En 1940, j'ai fait la rencontre de mademoiselle Allard, elle qui allait devenir ma première copine. Nous nous retrouvions parfois chez mes parents pour prendre le repas, les fins de semaine où je ne travaillais pas. Nous nous entendions très bien et j'appréciais beaucoup sa compagnie. Nous faisions beaucoup d'activités ensemble. Même si nous nous sommes fréquentés durant près d'un an, nous n'avons jamais eu de relations intimes ensemble. Il fallait évidemment attendre d'être mariés. Notre histoire s'est donc poursuivie sans anicroche jusqu'au moment où j'ai quitté pour l'entraînement militaire...